

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 41

Artikel: En face des réalités : I. Jeter des perles aux pourceaux !
Autor: Cyprien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224151>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

marcher en première. Il ne faut pas se donner crainte. Un pour tous, tous pour un ! Liberté et patrie !

Les soldats ont crié : « Bravo ! Vive le général ! » Ensuite ils ont prêté le serment au drapeau, l'aumônier a fait la prière et puis ils ont été prendre leurs positions. Il s'est trouvé là quelques hommes qui avaient des fusils à pierre, qu'on venait de les inventer à Vallorbe, pour l'abbaye de tir. Divicon les a mis dernier un muret d'en dessus de la route, pour si des fois de ces Romains avaient eu idée de tourner par la côte. Avec le restant de son monde, il s'est porté proche de Crébelley, qu'il commandait toute la passe.

Ça n'a pas tant tardé qu'ils ont vu l'ennemi, et ils ont compris tout de suite que ça voulait donner sérieux. Ça n'était, pardi ! pas de la cassibraille, mais des beaux militaires, bien instruits, bien équipés, avec des casques, des cuirasses, des boucliers, et de ces belles armes qu'à l'arsenal de Morges vous n'auriez rien trouvé pareil. Il n'y a pas à dire, on n'était pas si bien monté. Y en avait bien quelques-uns qui avaient des sabres, surtout dans la cavalerie, que c'était presque tous de ces fils de gros paysans. Mais dans l'infanterie, ils avaient des tzapis, des faux bien enchaplées, de ces fourches américaines qu'elles ont donc les dents en fer, et naturellement ceux des petits cantons avaient leurs arbalètes avec leurs morganchternes.

En voyant les Romains qui venaient au pas de parade, sûrs qu'ils étaient de vaincre et fiers comme des empereurs, et puis toute cette ferraille qui brillait au soleil, y avait bien quelques hommes que ça leur faisait impression. Mais Divicon s'est dressé sur son pique et s'est mis à crier d'une puissante voix : « Pauvres amis ! Vous allez voir, avec nos tzapis et nos z'haches comme on va défoncer cette ferblanterie ! Et puis, avec son sabre, il a fait signe à la musique. C'est là qu'il aurait fallu être. Le caporal trompette a eu vite fait d'emmoder : « On prend le No 12 : Sempaque... Et en mesure ! »

Quand toute la fanfare est partie au 3^e temps, oh alors, ma fi, gare devant ! Les Suisses se sont tous lancés qu'on aurait dit ces mouets de neige qui viennent d'en bas les montagnes, que ça vous polit tout : les arbres, les maisons, rien ne peut tenir contre. Aussi, il fallait voir cupesser ces Romains. Y en a, avec leurs cuirasses, qu'ils semblaient comme les cancoires quand vous les mettez sur le dos : ils dzinguait des pieds et des mains, mais ne pouvaient plus se ravoir : ils étaient tous faits prisonniers. Enfin, ça n'a pas été long qu'il ne restait plus que les moindres qui traçaient contre St-Maurice tant qu'ils pouvaient courir, et puis les journalistes, que, eux, il fallait bien qu'ils aillent raconter l'affaire... Dieu sait comme ils l'ont arrangée !

Vous pouvez vous penser si les Suisses étaient contents et les Romains motsets. Mais il avaient tant fait les fiers qu'on était pas pour avoir pitié d'eux. Même il s'est trouvé un farceur, de par Bretonnières, je crois, qui a eu idée d'emprunter un joug à un de Crébelley. Ils l'ont planté sur deux z'hallebardes et il a bien fallu que les Romains passent dessous. Tant qu'aux officiers qui riaient de voir ce commerce, et puis les gamins des écoles que partout alentour les régents leur z'avaient donc donné congé pour le tantôt. Y avait aussi là des femmes de Noville, de Rennaz, de par tous ces villages que, contre les 4 heures, elles s'étaient pensées d'apporter le café aux hommes... et il a fait rude plaisir après une transpirée comme ça.

Enfin, quand ils ont eu ramassé le butin et fait ce qu'y avait à faire, Divicon a encore remercié les hommes et les a tous licenciés, qu'une compagnie du Jorat pour la garde des prisonniers, qu'on a donc menés à Chillon dans les carnitzets du Château.

Les autres sont rentrés chez eux. Ceux du Gesenay et des petits cantons s'en sont retournés par la Forclaz avec ceux des Ormonts, qui les ont logés dans les granges. Les Dzodzets ont pris par Jaman avec ceux du Pays d'En-haut. Il s'est bien fallu quelques jours pour qu'ils soient tous rendus, mais ceux qui ont encore été le plus

longtemps, c'est ceux qu'il a fallu qu'ils passent par Lavaux. Ceux-là, ma fi, quand ils sont arrivés chez eux, à St-Cergues, au Brassus, à l'Abergement, à Lausanne ou dans le Gros de Vaud, s'ils n'avaient pas des casques comme ces Romains d'autrefois, y en a bien quelques-uns qui avaient au moins des plumets.

C'est depuis cette affaire que le gouvernement a décidé de mettre des forts à St-Maurice. Ils ont aussi commandé à un certain Gleyre, de Chevilly, un tableau commémoratif, pour souvenir aux hommes qui avaient fait la mobilisation. Vous voulez encore le voir au musée de Lausanne. *Gédéon des Amburnex.*

EN FACE DES REALITES

I. Jeter des perles aux pourceaux !

C'EST la leçon de grammaire. Le maître s'efforce de retenir l'attention rebelle de la horde de ses quarante garçons, plus sensibles au bruit d'une boîte d'école brusquement tombée avec fracas, ou à la neige qui leur prépare une glissoire, qu'à la règle du gérondf.

— Isidore, écoute donc ! Tu es toujours distrait...

Isidore est un gros garçon à la tête hirsute de primitif ; ses larges épaules tirent les manches trop courtes de son paletot déchiré. Il reprend l'attitude scolaire en lançant de côté, à son voisin, un éloquent regard de je-m'en-fichisme, rapide comme l'éclair.

Trois minutes plus tard, le maître excédé :

— Isidore, apporte-moi ce que tu tiens.

Avec une lenteur exaspérante et une moue de révolte, l'élève remet au maître une vague portefeuille crasseux.

C'est la récréation. Après un ouf ! de soulagement, le pauvre pion jette, par hasard, un coup d'œil à l'objet confisqué. Il voit un calepin bourré de coupures de journaux sportifs. Voici les photos, dans toutes les poses imaginables, des champions du ski et du patin, les as du football, leurs records, prouesses et championnats ; voici encore, au crayon, avec un orthographe du plus pittoresque effet : Siméon a sauté 22, 5 m. sans tomber ; Placide et Léger ont fait leurs 12 m. sans tomber ; 8 ans...

Et le pauvre jeune maître se demande pourquoi il s'épuise et s'obstine à vouloir ingurgiter de force un savoir qu'Isidore se refuse d'absorber. *Cyprien.*

SANS BLAAGUE !

D'EPUIS que le super-film cent pour cent parlant français « *Grock* », ou la vie d'un grand artiste, a fourni au célèbre clown André Weltach l'occasion, non pas de nous raconter son *curriculum vitae*, comme l'indique le titre, mais de placer un excellent numéro de music-hall, on ne peut plus aborder un ami, commander un plat à la carte, ou présenter des condoléances, sans que l'ami, le maître d'hôtel ou le parent du défunt vous réponde : « ...Sans blague ?... »

« Sans blague ?... » s'ajoute à la série, déjà longue, des *scies célèbres*. Le fameux autant que parfaitement idiot : « *A la tienne, Etienne !* » eut un succès immense. Il en est de même du « *T'en as un œil !* » qui fit florès il y a une vingtaine d'années et que remplaça, sans grand avantage : « *Monte là-dessus et tu verras Montmartre !* » Vous avez tous connu ces scies circulaires : « *Il aime tant sa mère !* », « *On dirait du veau !* », « *En voulez-vous des zhomards !* » et celle plus récente : « *Ah ! merci pour la languette !* » Cette dernière eut une intronisation particulièrement rapide, mais elle a vécu ce que vivent les scies... Et elles vivent quelquefois très longtemps, en raison de leur utilité et de la consommation courante qu'en font, comme d'un article de première nécessité, les gens dénués d'esprit qui sont, ainsi, dispensés de trouver eux-mêmes une chose drôle.

Parfois, automatiquement ou à cause de circonstances où elles tombent, il se trouve qu'elles sont spirituelles. Mais cela n'arrive pas souvent...

Oui, oui, sans blague !...

COMMENT VOYAGEAIT NAPOLEON 1er

NAPOLÉON, qui parcourut toute l'Europe en guerroyant, depuis Naples jusque dans les Flandres et de Madrid à Moscou n'aimait que les chevaux pour voyager, selon les coutumes de ce temps-là. Lui-même chevauchait rarement longtemps ; il se contentait de faire transporter ses bagages par son célèbre cheval blanc, et quant à lui il s'installait le plus souvent dans un grand carrosse fermé, attelé de plusieurs chevaux, allait ainsi de pays en pays et n'aimait pas séjourner longtemps au même endroit.

La plus grande berline de voyage du célèbre Corse était peinte simplement en vert et sans aucun ornement ; à chaque coin extérieur était suspendue une lanterne pour éclairer la route durant la nuit. Sur le siège s'asseyait ordinairement Roustan, le mameluck attaché à la personne de l'empereur, chargé de veiller sur les six chevaux attelés en flèche.

Dès qu'il avait énoncé le dernier mot d'un article dicté à son secrétaire, Napoléon donnait presque toujours à l'instant cet ordre : « La voiture ! à cheval ! » — La colonne de voyage se formait aussitôt dans le plus bref délai possible ; l'ordre en était toujours fixé d'avance avec le plus grand soin depuis le premier homme jusqu'au dernier et sévèrement observé.

A droite de la voiture se tenait le grand-écuyer Caulaincourt à cheval ; à gauche le général Guyot ou son représentant le plus ancien. Immédiatement derrière la voiture, venait Berthier, et parfois Roustan quand il n'était pas sur le siège, tous deux suivis des adjudants, des écuyers, des officiers d'ordonnance et des pages de service ; le cortège était terminé par vingt-quatre chasseurs sous le commandement d'un officier.

Le major von Odeleben, Saxon de la Confédération du Rhin, qui faisait partie de l'état-major de Napoléon, raconte ce qui suit de ces cavalcades impériales :

« On s'en allait ainsi au trot accéléré, faisant un bruit pareil à celui d'un ouragan ; on chevauchait jour et nuit durant d'interminables lieues, et celui qui devait rouler dans ce tourbillon en pleine nuit n'avait pas un lot agréable. Quand le chemin était trop étroit, tous les gens, dans leur zèle pour ce service, se serraient les uns contre les autres dans un mêlé-mêlé indescriptible. Les plus favorisés étaient les deux officiers d'ordonnance à cheval un peu en avant de la voiture, et les deux chasseurs qui, devant encore ces derniers, servaient de guides. D'ailleurs, tous tenaient à honneur de se distinguer par leur zèle, et tout le personnel attaché au service des chevaux de Napoléon surpassait le genre ordinaire, de même que le chasseur du portefeuille, aussi bien que les officiers d'ordonnance et les pages : tous accouraient au premier signe de l'empereur, s'élançant impétueusement, et peu leur importait la chaleur et la poussière, le brouillard ou la nuit. Dès que Napoléon s'arrêtait, les chevaux de selle étaient là à l'instant, quatre chasseurs s'élançaient, mettaient la bayonnette au bout du fusil et, celui-ci sur l'épaule, se plaçaient en carré autour du souverain. »

A l'intérieur de la berline de Napoléon, il y avait deux sièges qui pouvaient se transformer pour la nuit, de sorte que grâce à un bon lit de plume, il pouvait dormir aussi bien que dans son lit. Une lanterne suspendue à l'intérieur éclairait la voiture et la liste de tous les relais était affichée en face de l'empereur. Il y avait également à l'intérieur de la berline de nombreux tiroirs fermés où l'on rangeait les nouvelles reçues de Paris et d'autres rapports. Un courrier arrivait-il au cours du voyage, ce n'était pas une raison pour faire halte ; Caulaincourt ouvrait alors le portefeuille avec sa clef et passait les lettres et les dépêches à l'empereur par la portière sans que l'on s'arrête. On voyait alors peu après les enveloppes des lettres et les pièces sans importance voler par la fenêtre, soigneusement déchirées auparavant en menus morceaux : en eut dit une pluie de papier. La tâche de tout déchirer incombait à Berthier qui